

JEAN LAUGIER

L'UNIVERS
de
JANE KIEFFER

ETUDE ET CHOIX DE POEMES



CARACTERES

P. A.
1066

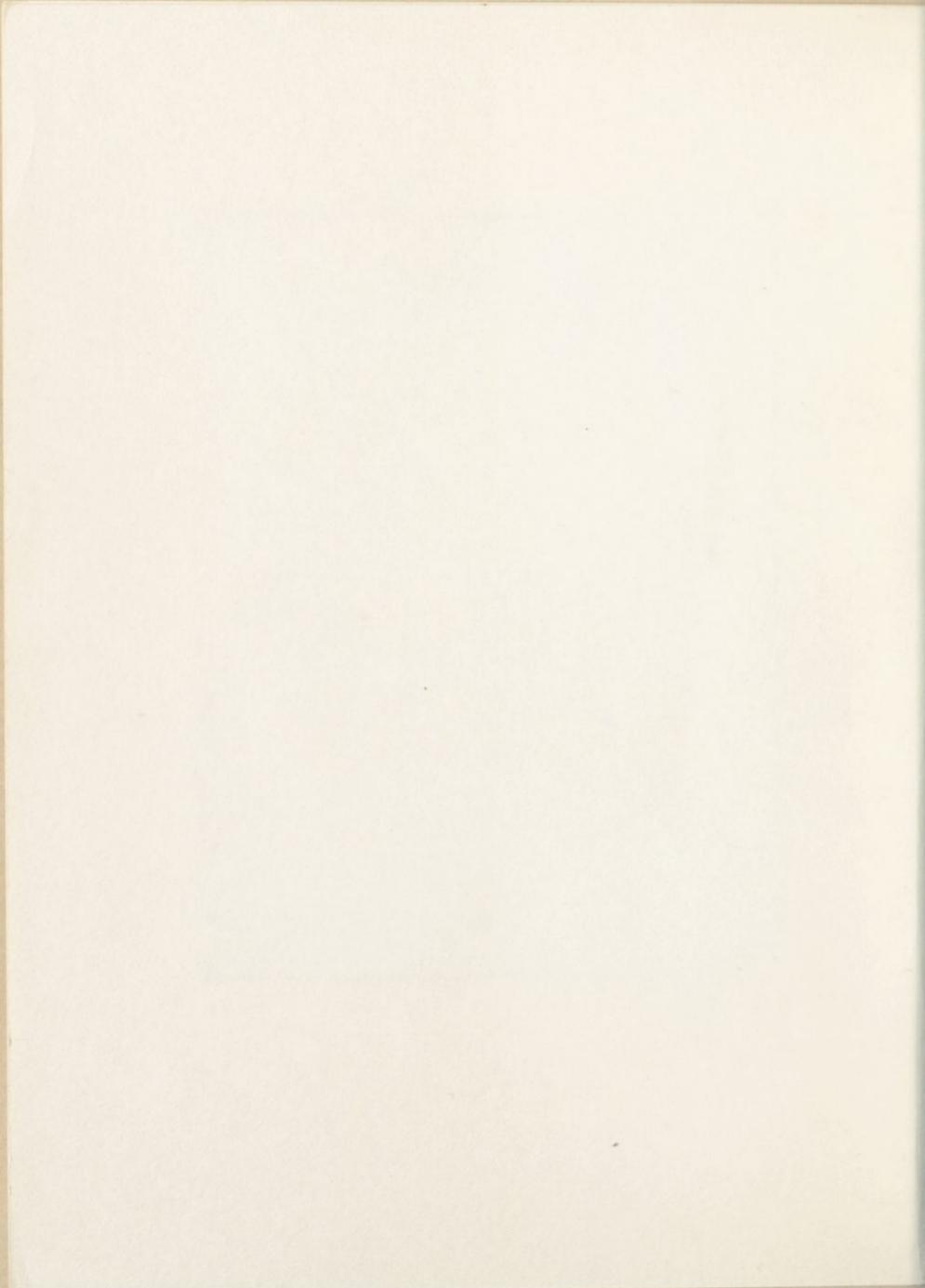
591532

L'UNIVERS
de
JANE
KIEFFER

16° Ye
9309

L'UNIVERS
de
JANE
KIEFFER





JEAN LAUGIER

L'UNIVERS
de
JANE
KIEFFER

ETUDE ET CHOIX DE POEMES

EDITIONS CARACTERES

7 rue de l'Arbalète.

75005 Paris

DL-14-06-1982-18113

L'UNIVERS

de

JANE

KIEFFER

ÉTUDE ET CARACTÈRES

ÉDITIONS CARACTÈRES

© Editions Caractères 1982



GENESES D'UNE ŒUVRE

En 1952, assez tardivement, une jeune femme entrait dans la vie littéraire. Mais elle y entrait de la façon la plus insolite puisqu'elle se proclamait fièrement sorcière et fille de gitane. Nous savons tous que Paris, ce grand village, adore célébrer ses personnages pittoresques avant de les rejeter dans le coutumier. Mais dès qu'il s'agit de poésie, la République des Lettres, qu'il ne faut point confondre avec un certain parisianisme, ne se contente pas d'un passeport qui serait de pacotille. Pour participer au grand Opéra du Verbe, le postulant doit témoigner d'une authenticité d'écriture et de souffle indéniable.

Eh bien ! en 1952, dès son premier recueil *Les Chansons de la Sorcière*, Jane Kieffer, poète totalement inconnu, était non seulement louée par la critique littéraire, mais par deux grands poètes qui lui proposaient spontanément de préfacier son second ouvrage *Forêts d'un autre monde* que publierait Pierre Seghers qui fut dans l'édition l'un de nos plus

sûrs découvreurs de talents. Les deux préfaciers se nommaient Paul Fort, prince des poètes, et Maurice Fombeure que je qualifierai, pour honorer sa mémoire et son œuvre, de prince dionysiaque. Si je crois au miracle quotidien de notre combat avec les mots, je ne crois pas en poésie au miracle de l'audience. Une audience se mérite et se gagne par le talent autant que par une spécificité d'écoute intérieure qui ne doit rien à autrui. Cela est si vrai pour Jane Kieffer que, de recueil en recueil, après Paul Fort et Maurice Fombeure, elle sera saluée tour à tour par Jean Cocteau et Jules Supervielle, par Philippe Chabaneix et Théophile Briant, par Jean Rousset et Luc Bérumont, par Robert Mallet, Armand Lanoux et Georges Neveux, sans oublier Charles Le Quintrec qui sera l'un des tous premiers à lui consacrer de longs articles dans sa chronique littéraire. On voudra bien me pardonner de ne point citer ici tous les noms des admirateurs de Jane Kieffer. En lisant l'annexe que nous avons consacrée aux principaux jugements et extraits de presse sur son œuvre, le lecteur s'apercevra de lui-même combien cette audience est à la fois constante et unanime.

Mais, en 1952, comment se présente Jane Kieffer, cette inconnue ? C'est une belle jeune femme aux yeux et à la chevelure de jais qui se drape alors

dans des robes bariolées de bohémienne qu'elle aime faire voler au vent. Et le charme envoûtant qui émane d'elle justifie effectivement ce surnom de sorcière qu'elle se donne. Fille d'une gitane et d'un père artiste-peintre, elle a hérité du second une ardente sensibilité artistique et de l'autre la sensualité sauvage des gens du voyage.

Je me souviens encore aujourd'hui, et dans tous ses détails, de ma première rencontre avec Jane Kieffer. C'était au premier étage d'un café de la place Saint-Sulpice au coin de la rue des Canettes. Là, se réunissaient une fois par mois des amis de la poésie et de jeunes poètes qui venaient y faire leurs premières armes. Soyons honnêtes... tout n'était pas du meilleur cru ! Il arrivait assez souvent que, sans un bon verre de bière ou de vin à finir, nous nous serions éclipsés discrètement. Particulièrement ce jour-là, un certain nombre de raisonneurs et ronronneurs même pas patentés nous inclinaient à douce somnolence. C'est alors que, soudain, je fus réveillé par une voix déchirante. Comme le dira, plus tard, si justement Jean Cocteau : « Il y avait du feu dans cette voix. » Un grand souffle cosmique balayait irrésistiblement notre salle enfumée. Le modeste café de la place Saint-Sulpice et de la rue des Canettes devenait un haut lieu de ren-

contre au sommet de l'Olympe, et nous nous recon-
naissions tous tziganes de passage, frères du chant,
du vent et des nuages. Ainsi commençait, ce jour-là,
le dit incantatoire de Jane Kieffer :

*Toutes les chansons de la terre,
Je les dirai, je les dirai ;
Les vieilles chansons millénaires
Qui font se courber la forêt
Et parler entre elles, les pierres...
Je les dirai, je les dirai.*

Oui, je revois aujourd'hui encore tous les yeux
de l'assistance comme dans un tableau du Gréco
tendus vers ces lèvres inspirées d'où sortaient la
magie et la musique des mots :

*Toutes, je les chanterai toutes
Sous les arbres, au bord des routes
Quand l'ombre vivante m'écoute...
Jusqu'à retrouver dans mon cœur,
Les mots de Dieu, les mots vainqueurs
La formule astrale du Livre !
Le charme puissant qui délivre.*

A l'issue de cette matinée poétique, je voulus en
savoir davantage et pressai Jane Kieffer de ques-

tions. Je sus ainsi l'adoration et l'admiration qu'elle portait à la mémoire de son père qui avait été artiste-peintre et l'influence qu'avait eu sa mère dont elle évoquait l'ascendance gitane, mais aussi combien l'avait marqué la mort de l'un de ses frères. Ce frère, Jane Kieffer le ressuscitera dans l'un de ses plus beaux livres : *Jean des Brumes*. J'appris aussi que la poésie l'avait brûlée très jeune, puisqu'elle se récitait à elle-même ses propres poèmes dès l'âge de onze ans sans prendre même la peine de les écrire, et ce détail me paraît singulièrement important et significatif pour clairement cerner la technique d'écriture de Jane Kieffer qui, selon moi, est le plus bel, sinon le seul, exemple contemporain d'une poésie perpétuant la plus lointaine tradition orale. Je reviendrai ultérieurement sur ce sujet.

Jane Kieffer m'avoua aussi être à ses heures artiste-peintre, et cet autre détail éclairera, nous le verrons par la suite, certaines constantes de couleurs qui se répètent en chacun de ses livres. Si sa jeunesse avait été un enchantement du cœur et de l'esprit, parents aussi bien que frères et sœurs étant tous artistes dans l'âme et profondément musiciens : le violon de Jean des Brumes chante dans tous ses poèmes, le papa Albert Kieffer usait aussi bien du clavier que de sa palette, et mère et sœurs, vocale-

ment douées, faisaient chœurs... les réalités de la vie quotidienne furent moins souriantes, Jane Kieffer ayant été contrainte de travailler très jeune, dès l'âge de quinze ans et jusqu'à son mariage, en faisant de la peinture sur porcelaine.

C'est dans l'un de ses très récents livres *Rue de l'Etrange* que Jane Kieffer s'est confiée à nous, et a levé enfin le voile sur cette période de son enfance qu'elle évoque avec une douloureuse nostalgie :

J'ai envie de rentrer chez nous à la maison d'autrefois, rue Lecomte.

D'aller me blottir dans le vieux fauteuil de la salle à manger, auprès du feu où j'ai tant rêvé en regardant les flammes.

Devant le petit poêle que papa avait eu tant de mal à payer par mensualité.

Je veux rentrer au sept de la toute petite rue Lecomte, à la maison, juste en face de l'école communale où nous arrivions toujours en retard.

Je gravis l'escalier jusqu'au deuxième étage.

Voici clouée sur la porte la palette avec les deux pinces en métal découpé ; sur cette palette est inscrit le nom du peintre Albert Kieffer. La clef est toujours sur la porte comme jadis.

J'ouvre bien doucement ; tout le monde est couché après les lentilles du dîner. Il n'y a plus que mon

père qui lit accoudé sur la table à manger recouverte d'une toile cirée à larges dessins. Tout le monde est couché.

Eva ma mère, l'oiseleuse, la magicienne, nous autres les enfants.

D'abord sa préférée Marguerite aux grands yeux, maja de la musique des serpents.

Toi, Jean, qui deviendras le divin Jean des Brumes.

Et Soly la chanteuse avec sa voix de ciel.

Et toi aussi Ma-sin, toi le plus jeune enfant, toi le plus malheureux, celui qui deviendra le veilleur des étoiles.

Gardien dans le cosmos avec ceux de la mort.

Tout le monde est couché, ignorant l'avenir plein de déchirement, dort serré dans trois lits et moi-même avec eux.

Il n'y a que mon père d'éveillé qui lit ses étranges livres. La salle à manger avec sa mosaïque murale de tableaux. Pas un centimètre de papier qui tapisse les murs n'est visible. Des aquarelles, des aquarelles partout, chacune le même cadre étroit adapté au voisin.

Quelques toiles seulement sur un mur ou dans le vestibule.

Père ne travaille à l'huile que sur commande. Les couleurs sont trop chères.

Père est employé au ministère des Finances pour nourrir ma mère et nous autres les cinq bâtards.

Mais de sa vraie vie, il est peintre. Il part le matin habillé en artiste : pantalon noir large, grand feutre et Lavallière.

Il est tard, il abandonne son livre, il ferme les doubles rideaux. Entre la fenêtre et la table, il déroule son matelas tout plat ; dispose les deux vieilles couvertures grises.

Puis il se déshabille lentement avec dans la tête encore des soucis d'argent qui reviendront toujours.

Ah ! l'argent ! l'argent !

Il pose sur la table son faux-col impeccable et ses manchettes en plastique : il cherche dans sa chemise trouée quelque puce, l'écrase sur une boîte en fer contenant des cigarettes confectionnées par lui avec des restes de tabac. Il se couche.

Ses yeux clairs, ses cheveux longs à l'artiste.

Tête de Christ qui appelle toutes les souffrances...

Il est couché. Il regarde longuement autour de lui ses tableaux. Le peintre au milieu de ses œuvres qu'il disait.

L'art, l'art, il n'avait que ce mot sur les lèvres.

C'est le seul moment de la journée où il est un peu tranquille, dans le silence.

Pauvre bonhomme, il a toujours ses grands espoirs, pense toujours au bonheur d'avoir un jour



Le père de Jane Kieffer, Albert Kieffer, artiste peintre, a laissé des oeuvres attachantes dont certaines se trouvent dans différents musées.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

un atelier pour peindre, pour arriver. Ce sera son immense désir son atelier. Toujours, au long d'années atroces, jusqu'à sa mort, désir jamais réalisé. Un jour qu'il avait un peu d'argent, au lieu d'acheter un lit, il a préféré faire relier des livres rares.

Il possédait aussi de merveilleuses collections qu'il aimait trop ; des tiroirs que j'adorais fouiller.

Il y avait aussi une vitrine pleine de choses prestigieuses et rares. Dans cette vitrine également des souvenirs du grand-père Jean-Joseph Kieffer qui avait été un des cent gardes de l'empereur, uniformes, décorations.

Pauvre papa, pendant des années il n'a pas mangé à midi.

Nous n'en savions rien, nous les mêmes, d'ailleurs nous ne pensions qu'à nous, chacun vivait dans sa sphère d'illusions, de folie.

Les autres, au bureau, croyaient qu'il allait déjeuner chez lui.

Il marchait... il marchait ou lavait de fraîches aquarelles au jardin du Palais-Royal.

Salaires faméliques à son ministère, la misère en belle tenue.

Ce soir, il est là étendu sur son vieux matelas... il ne peut dormir, perdu au loin sur des chemins de faim et de rêve.

J'ai tenu à citer en entier ces pages bouleversantes qui, pudiquement, évoque cet avenir plein de déchirement que la famille Kieffer va connaître : les morts successives de sa sœur Marguerite à l'âge de vingt ans, puis celle de Jean des Brumes également à l'âge de vingt ans, mort qui précédera de peu celle du père. Tous trois auront été victimes de la tuberculose. Maxime l'autre frère et Solange, la seconde sœur, disparaîtront à leur tour. Cette succession de deuils aura marqué très tôt Jane Kieffer, et de façon indélébile. C'est pourquoi, à mon sens, les pages précédentes éclairent du dedans toute la genèse de l'œuvre : cette « intense dualité » qui anime Jane Kieffer, ainsi qu'elle l'a reconnu elle-même dans l'un de ses poèmes :

Je suis là, et je suis au loin dans les espaces
Intense dualité. (CSL, 52.)

Tout au long de l'œuvre kiefférienne, des *Chansons de la Sorcière* à *Jean des Brumes*, des *Forêts d'un autre monde* aux *Mains qui flambent* jusqu'à *Cette Sauvage Lumière*, comme de *Ceux de la Nuit* au *Requiem fantastique* ou encore des *Soleils des grands Fonds* au *Collier de la Folie*, l'intense dualité détermine deux structures, deux épines dorsales, deux forces d'inspiration : nous aurons d'un côté une saga familière, la saga des Kieffer qui retrace les plus riches comme les plus douloureuses heures

du passé, mais évoque aussi la réalité lumineuse du quotidien (un poème nous parlera de sa fille Rolande surprise en train « de peigner ses longs cheveux dans le soleil », tel autre chante une promenade avec son chien Pagnou, tel autre encore conte une rencontre imprévue avec des amis, l'amitié tient d'ailleurs une grande place dans l'inspiration de Jane Kieffer), et de l'autre côté nous aurons l'évasion totale, cosmique. La fille de gitane, la sorcière abolit les frontières du temps et de l'espace, et dialogue avec l'invisible. C'est précisément cette intense dualité, cet éclatement intérieur, cette implosion magique qui donnent une telle puissance et un tel charme à la poésie de Jane Kieffer. Comme l'a dit si profondément Edith Mora dans l'une de ses brillantes chroniques qu'elle tenait aux *Nouvelles Littéraires* : « Je ne connais pas de poète plus naturel. »

Aussi est-ce « naturellement » que Jane Kieffer, sans fausse modestie, dès son premier recueil et de livre en livre, invoquera l'œuvre qu'elle a en tête, et nous entretient de sa maison d'esprit qu'elle bâtit pierre après pierre, poème après poème. Avec quelle superbe, plus tard, elle fustigera tous ces « petits délicats », bureaucrates de la poésie et coupeurs de cheveux en quatre et leur opposera le délire et la démesure des grands aventuriers du Verbe qui, lut-

Il a été tiré de cet ouvrage de la collection «Etudes et Monographies» dirigée par Bruno Durocher, 30 exemplaires sur Vergé Calvi, numérotés de 1 à 30, tous enrichis d'un poème manuscrit de Jane Kieffer ; constituant l'édition originale.

Achévé d'imprimer en mars 1982.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

